

Fiction

Gérald Baril, Jean-Paul Beaumier, Patrick Bergeron, Michèle Bernard, Pierrette Boivin, Valérie Forgues and David Lonergan

Number 164, Fall 2021

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/97321ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Baril, G., Beaumier, J.-P., Bergeron, P., Bernard, M., Boivin, P., Forgues, V. & Lonergan, D. (2021). Review of [Fiction]. *Nuit blanche, magazine littéraire*, (164), 40–47.

Anjali Sachdeva

TOUS LES NOMS QU'ILS DONNAIENT À DIEU

Albin Michel, Paris, 2021, 275 p. ; 34,95 \$

Depuis longtemps, les ateliers d'écriture ont la cote aux États-Unis. Ils s'avèrent souvent le passage obligé pour les auteurs en quête d'une première publication, et la nouvelle y est encore considérée comme l'antichambre du roman. On ne se surprendra donc pas qu'on cherche à illustrer l'amplitude d'une voix, d'un style, la variété des thèmes abordés.



Tel nous paraît être le cas pour ce premier recueil de nouvelles d'Anjali Sachdeva, *Tous les noms qu'ils donnaient à Dieu*, qui vient de paraître en version française.

Le recueil débute avec une nouvelle, « Le monde la nuit », aux contours fantastiques. Le personnage de Sadia, dont les yeux tressaillent lorsqu'elle est anxieuse, effraie les gens qui

l'approchent. La nouvelle nous entraîne à sa suite dans une grotte où elle sème des bouts de tissu pour retrouver son chemin. Texte énigmatique, dans lequel s'abolissent les repères spatiotemporels, où le lecteur s'enfonce à son tour. La nouvelle qui suit, « Poumons de verre », nous entraîne en Égypte, dans la vallée des Rois, où un archéologue espère enfin faire la découverte qui le rendra célèbre. Accompagné d'une jeune femme, dont il fait sa collaboratrice, et de son père, physiquement diminué depuis qu'un accident dans une aciérie a détruit ses poumons, ils partent en quête d'un tombeau royal qui rachètera en quelque sorte leur existence.

La nouvelle éponyme met en scène deux jeunes Nigériennes enlevées par le groupe terroriste Boko Haram qui se découvrent des pouvoirs leur permettant d'hypnotiser leurs agresseurs et, de manière générale, les hommes. Métaphore du pouvoir inversé, reposant cette fois entre les mains des femmes qui prennent leur revanche. Dans une autre nouvelle, « Logging Lake », un universitaire se fait virer par sa conjointe sous prétexte qu'il est on ne peut plus prévisible dans tout ce qu'il fait et entreprend. L'ancien Bob et le nouveau Bob, ainsi qu'est prénommé l'universitaire, nous sont dépeints en alternance ; le changement espéré par le principal intéressé lui-même ne produit pas les effets escomptés. On ne change pas sa nature propre comme on change de chemise. Retour à la case départ auprès de celle qui l'a d'abord éconduit. L'auteure brosse ici un portrait caricatural des rencontres entre personnes qui recherchent l'âme sœur sur des sites leur promettant le parfait maillage, avec tous les risques que cela comporte.

Bien écrites, abusant toutefois de métaphores et de finales convenues, voire de bons sentiments, les neuf nouvelles de ce recueil semblent davantage relever d'exercices stylistiques devant conduire, on s'en doute, à l'écriture d'un premier roman.

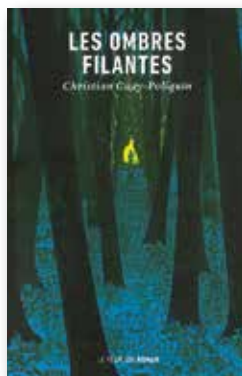
Jean-Paul Beaumier

Christian Guay-Poliquin

LES OMBRES FILANTES

La Peuplade, Saguenay, 2021, 344 p. ; 26,95 \$

Après *Le fil des kilomètres* et *Le poids de la neige*, le personnage du mécanicien sans nom poursuit sa quête dont l'objet demeure incertain. Une fois de plus, le récit sous tension tient le lecteur en haleine, intelligence à la clé.



Le troisième roman de Christian Guay-Poliquin nous entraîne dans les profondeurs de la forêt et dans un récit densément ramifié. Le personnage principal et narrateur, le mécanicien des deux romans précédents, marche seul en direction du camp de chasse de ses oncles et de ses tantes, où ces derniers se sont retranchés en raison de l'énigmatique

panne d'électricité qui paralyse la contrée. L'homme progresse avec difficulté, car il ne s'est pas complètement remis de ses blessures aux jambes, subies lors d'un grave accident d'auto. De plus, les bois ne sont pas sûrs. La pénurie généralisée exacerbe les réflexes défensifs et met à mal les règles habituelles de civisme. Les actes violents sont à redouter. En cours de route, le marcheur croise un jeune garçon sorti de nulle part, qui entretiendra le mystère sur ses antécédents jusqu'à la fin. Les deux personnages chemineront ensemble et, peu à peu, un lien s'établira entre eux.

Dans le jeu d'approche auquel s'adonnent l'homme et le gamin, on pourrait voir un rappel du *Petit Prince* de Saint-Exupéry. En effet, après maintes péripéties partagées avec le garçon, le narrateur se questionne sur sa responsabilité à son endroit et le désigne toujours comme « ce jeune entêté que j'essaie d'appivoiser ». Par ailleurs, on se rappelle que dans *Le fil des kilomètres*, le mécanicien était parti à la rencontre de son père, peut-être en vue d'une réconciliation. Ce but n'avait pu être atteint, puisque le père était mort avant l'arrivée de son fils. Alors que la relation avec son père semble avoir été tronquée, le mécanicien se retrouve de but en blanc à exercer un ascendant sur un enfant, sans pourtant en être le géniteur. Réflexion sur le lien filial.

Dans *Les ombres filantes*, les relations interpersonnelles sont perturbées par le contexte de la panne généralisée, comme dans les deux premiers romans, mais ici la survie en forêt contribue à entretenir la tension. La dépendance à l'égard de la nature met en relief la fragilité des humains et celle des liens qui les unissent, alors que la solidarité serait nécessaire. Le mécanicien et son protégé atteignent le camp de chasse des oncles et des tantes, là où leur sécurité est assurée, au détriment de leur liberté. La famille, hautement compétente pour ce qui est d'assurer sa survie, est refermée sur elle-même, une attitude immanquablement génératrice de conflits, tant au sein du clan qu'avec d'autres entités auto-suffisantes. Le romancier prend ainsi ses distances à l'égard d'un certain survivalisme.

Guay-Poliquin ne laisse jamais languir son récit et fait de la forêt, bien plus qu'une toile de fond, une partie prenante à l'avancée narrative. Ses descriptions font appel à des images précises et souvent dynamiques, par exemple « l'ardoise criblée du ciel contraste avec la robe de la forêt », ou « les ombres du soir reculent d'un pas », ou encore « l'horizon de ce paysage brûlé où point la dorsale des massifs ».

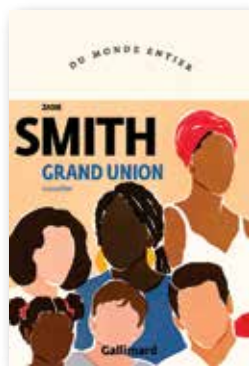
Le roman se termine par une révélation que le narrateur se fait à lui-même, en même temps qu'une épée de Damoclès est sur le point de mettre un terme à son histoire. Mais, sait-on jamais ?

Gérald Baril

Zadie Smith GRAND UNION

Trad. de l'anglais par Laetitia Devaux
Gallimard, Paris, 2021, 284 p. ; 35,95 \$

Célébrée dès la parution de son premier roman, *Sourires de loup*, l'auteure publie cette fois un recueil de nouvelles, *Grand Union*, qui confirme, si besoin était, le talent de conteuse de l'écrivaine anglaise, née à Londres en 1975.



Le recueil regroupe dix-neuf nouvelles, de longueur et de style variés, dont plusieurs ont préalablement paru en revue, dont le *New Yorker*. On aurait pu craindre que nous soit offerte une collection hétéroclite de nouvelles écrites au fil des ans, répondant à une commande, sans qu'un projet particulier ne préside au regroupement de ces textes. Or, il n'en est rien, du moins pas totalement. Le

recueil aurait toutefois gagné à être resserré dans sa composition, notamment en retranchant certains textes afin

d'accentuer son aspect unifié. Ne boudons pas pour autant notre plaisir.

Le recueil s'ouvre sur la nouvelle intitulée « Dialectique », qui met en scène une mère et sa fille sur une plage aux États-Unis. La mère déclare qu'elle aimerait être en bons termes avec tous les animaux au moment où elle mange une cuisse de poulet rôti. S'ensuit le procès de cette dernière par sa fille qui ne lui pardonne pas d'avoir quitté son père, comme elle ne lui pardonne pas non plus d'avoir acheté cette cuisse de poulet produite dans une usine d'abattage. La juxtaposition des deux reproches adressés à la mère illustre la manière Zadie Smith pour illustrer un point de vue. D'une redoutable efficacité, la nouvelle met à nu le choc des valeurs entre la mère et sa fille, et brosse le portrait d'une société à laquelle refuse d'adhérer cette dernière. Le meilleur du recueil repose d'ailleurs sur le regard que porte Zadie Smith sur la société américaine (nombre de références ancrent les textes dans les dernières années que nous venons de vivre). Le texte qui suit, « L'éducation sentimentale », joue sur deux époques : celle où les protagonistes sont au collège et se livrent à diverses expériences, et celle où ils se retrouvent parents et doivent à leur tour élever leurs enfants. Aux défis qui se posent à eux, s'ajoute ici celui de la différence raciale lorsqu'on se trouve à être les seuls Noirs sur un campus américain. Même si cette nouvelle est un peu plus laborieuse, elle expose un univers plus cru, ce que viennent parfois souligner des métaphores fortes et inusitées.

Les *tout inclus* n'échappent pas à l'ironie mordante de Zadie Smith qui illustre à quel point on parvient à extirper le sens même de l'existence en promettant le paradis à tous venants. On soupçonne l'auteure d'avoir écrit cette nouvelle au retour d'une semaine de vacances dans l'un de ces endroits idylliques. Dans d'autres nouvelles, le lecteur fera la rencontre de deux sœurs, dont l'une a été membre des Black Panthers, d'un itinérant qui emprunte l'apparence physique d'Abraham Lincoln, d'une enseignante et d'un enfant bégue qui a honte de ses parents marionnettistes, d'un peintre autrichien qui vit reclus dans une forêt en Hongrie, de vieux punks et de leurs humeurs changeantes au gré des saisons. Une incroyable galerie de personnages se retrouve en ces pages, protagonistes et témoins d'une société en déliquescence, tantôt aux États-Unis, tantôt en Angleterre.

L'humour n'est pas en reste dans ce recueil. La nouvelle judicieusement intitulée « Journées portes ouvertes à l'école : histoire d'une épiphanie », Zadie Smith décortique les directives données à des étudiants dans le cadre d'un travail portant sur les différentes techniques de narration. Un véritable morceau d'anthologie.

Enfin, quelques textes délaissent le réalisme pour offrir une incursion dans l'univers de la science-fiction et de la réalité virtuelle. Il s'agit, à notre avis, des textes les moins réussis, et l'éditeur aurait eu avantage à suggérer à l'auteure de les retirer. Zadie Smith donne le meilleur d'elle-même

lorsqu'elle s'attaque à des sujets qui ont une véritable portée sociale, comme dans cette nouvelle coup-de-poing intitulée « Déconstruire l'affaire Keslo Cochrane », où un Noir originaire d'Antigua se blesse au pouce après avoir tenté d'ouvrir la fenêtre de sa misérable chambre dans le quartier Portobello, à Londres. Après s'être rendu à l'hôpital pour faire changer son pansement, il croise une bande d'ivrognes qui, pour se divertir le samedi soir, ne trouvent rien de mieux à faire que de défoncer le premier venu. Bien entendu, leur plaisir en est accru si ce dernier est noir.

Grand Union nous offre un large éventail du talent de Zadie Smith qui ne nous aurait paru nullement amoindri s'il avait été mieux balisé à l'intérieur de cet ouvrage. Pour les lecteurs qui ne connaissent pas l'auteure, la démonstration n'en est pas moins probante.

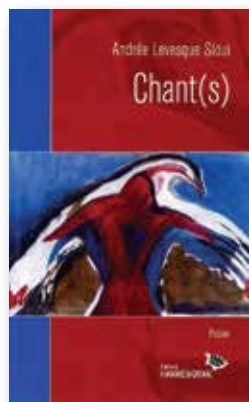
Jean-Paul Beaumier

Andrée Levesque Sioui

CHANT(S)

Hannenorak, Wendake, 2021, 82 p. ; 14,95 \$

Premier livre de l'autrice-compositrice-interprète, *Chant(s)* libère la parole et offre des poèmes qui mettent en lumière les empreintes laissées par le passé, une histoire à redresser.



Dès « Lever le chant », poème d'ouverture de la section « Traces », la voix retentit, dresse la liste de ce qu'il y a à faire *pour la grande restauration*. Avec ce texte, Andrée Levesque Sioui signe un manifeste rythmé qui martèle son invitation : « Lever le chant / Relever le nom / Tourner la danse / Renverser les têtes / Retourner les cendres / Recueillir les visages / Dégager le faux du vrai ». Le battement de cœur

gagnera en puissance tout au long du livre.

La poète consigne les traces de son passé, de son histoire, tant personnelle que collective ; elle les expose, elle les place à l'abri, dans un travail d'écriture intime et minutieux. Elle les sublime pour ne jamais oublier, pour que l'identité reste vivante et qu'elle continue de voyager, de passer d'une génération à l'autre : « Dans la mémoire et le territoire / Tout s'inscrit, tout s'écrit / En oralité et en traces ». Les poèmes sont des signes de reconnaissances de ce que l'on doit au territoire, à la terre, de qui l'on est. Il est question de redresser « l'histoire trompée ». La femme occupe une place centrale dans le livre. À travers les actions, les souvenirs et l'imagerie

des poèmes, elle est une figure de meneuse, une dirigeante, responsable de la passation, de la mémoire préservée. En ce sens, Andrée Levesque Sioui signe un livre féministe.

Une soif de connaissance et de partage, un désir de communication, de justice aussi, parcourent les textes. La transmission devient nécessité et, pour Sioui, cela passe par l'écriture. La poète s'inscrit dans une lignée, tant d'écrivain·e·s que d'ancien·ne·s, membres de sa famille, qui l'ont façonnée, qui lui ont tracé une route. Ainsi, elle dédie certains poèmes ou rend hommage autant à ses parents qu'à Édouard Itual Germain, Joséphine Bacon, sa tante Monique ou Jean Désy.

Dans la deuxième section du livre, intitulée « Corps », les poèmes sont plus brefs, la plongée intérieure se fait plus marquée, plus saccadée. Le corps s'incarne, se dévoile, la poète apparaît dans sa vulnérabilité, sa peine et son exaspération, dans sa recherche de vérité aussi. Enfin, dans « Paroles », dernière section du livre, les poèmes deviennent engagés, rassembleurs : voilà notre histoire, voilà qui nous sommes, entendez nos chants et rejoignez-nous, semble dire l'autrice.

Par moments, deux voix appartenant à la même femme semblent s'entremêler. L'une extérieure, plus en retenue, une voix officielle qui dit ce que l'on veut entendre, ce que l'on imagine de l'Autochtone, et l'autre intérieure, plus près de l'émotion, en quête d'équité et de réparation, qui ne cherche pas à plaire, mais plutôt à mettre en lumière des pans douloureux et peu glorieux de notre histoire. Le ton n'est pas agressif, mais la colère est présente, légitime, nécessaire et salvatrice. Quand elle écrit : « Je n'ai plus de langue / j'ai honte », on a l'impression qu'elle la renverse, justement, la honte, en admettant que l'histoire a échoué, volé, brisé, tué, mais que malgré tout, le chant lèvera, la langue renaîtra.

Andrée Levesque Sioui compose et chante. Elle enseigne également le wendat aux membres de sa communauté depuis plusieurs années. À cela, il faut désormais ajouter qu'elle est poète et que sa poésie est aussi profonde que sensible, et surtout, importante. Elle est un appel au mouvement, à la paix, à la puissance des mots.

Valérie Forgues

Ian Manook

L'OISEAU BLEU D'ERZEROUM

Albin Michel, Paris, 2021, 542 p. ; 34,95 \$

Après avoir entraîné ses lecteurs en Mongolie, en Islande et au Brésil, l'auteur les amène cette fois en Arménie (Turquie), à la découverte du génocide de 1915. Un devoir de mémoire qui s'inspire de la vie tumultueuse de ses grands-parents Haïgaz et Araxie Manoukian, émigrés en France dans les années 1920.

Ian Manook, un des pseudonymes de l'écrivain français Patrick Manoukian, signe bien entendu, selon son habitude,



un roman d'aventures avec *L'oiseau bleu d'Erzeroum*, mais grâce à des témoignages de première main, il raconte aussi les horreurs du génocide arménien, que la Turquie actuelle ne reconnaît toujours pas. Sa grand-mère Araxie, née à Erzeroum en 1905, n'était qu'une toute petite fille lorsque sa famille entière a été décimée par des hordes meurtrières en folie.

« Quelque part à Istamboul, dans les palais dorés de la nouvelle République, des hommes attendent ces listes pour vérifier leurs calculs : dans aucune province de la grande Turquie il ne doit rester plus de cinq pour cent d'Arméniens. » Selon les responsables du massacre, les Arméniens devaient payer pour avoir été « le premier royaume chrétien au monde ».

Araxie, dix ans, et sa petite sœur aveugle Haïganouch, six ans, connaîtront les abominables routes de la déportation des Arméniens vers le désert de Deir-ez-Zor, en Syrie, et tous les sévices associés : viol, faim, soif et épuisement. Bref, un exil vers une mort assurée. Elles seront miraculeusement protégées par une généreuse inconnue, puis vendues comme esclaves à une famille musulmane syrienne. Un court répit pour les deux enfants, car peu après leur arrivée à Alep, Haïganouch sera revendue à un vieillard et sortira à tout jamais de la vie de sa sœur. Elle réapparaîtra à Erevan, en Arménie soviétique, puis à Moscou et sera plus tard expatriée volontaire, amoureuse et heureuse, sur les berges du lac Baïkal, en Sibérie.

De son côté, Araxie repartira sur les chemins de l'exil qui l'amèneront cette fois à Lyon, où son destin croisera celui de son futur mari, né Mgerditch Takian à Marach, en Cilicie. Il changera son nom en Haïgaz Manoukian et à quatorze ans rejoindra les fédais, les milices d'autodéfense arméniennes, puis mènera à son tour une existence mouvementée. Le couple s'établira à Meudon et viendra enfin pour eux un temps de paix. « Araxie est fière et heureuse. Elle vit en France. Elle aime Haïgaz. Elle adore Gaïzag, son garçon. »

Au-delà de la trame principale, Manook propose de nombreux personnages secondaires et des digressions qui portent parfois à confusion. Le lecteur se perd dans ces histoires parallèles qui se poursuivent en Allemagne ou aux États-Unis, et où s'agitent dans l'ombre plusieurs personnages historiques, dont Mustafa Kemal, Staline ou Hitler. « Ce M. Hitler n'intéresse pas plus [le président] Coolidge que les pauvres Arméniens n'intéressaient Wilson. »

Faisant déjà l'objet d'un récit paru en 1983, *Le fruit de la patience*, écrit par Pascal Manoukian, le jeune frère de Patrick, l'histoire de leurs grands-parents devient dans

L'oiseau bleu d'Erzeroum une intense saga où l'histoire, la politique et les enjeux de société s'entremêlent jusqu'à la fin du livre, alors qu'en 1939 se profile déjà la Deuxième Guerre mondiale.

Manook en serait-il à préparer le deuxième tome d'une trilogie à venir ?

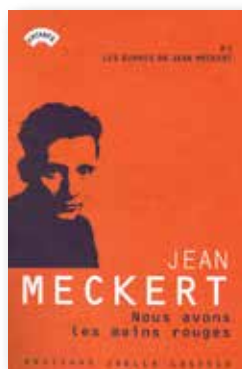
Michèle Bernard

Jean Meckert

NOUS AVONS LES MAINS ROUGES

Joëlle Losfeld, Paris, 2020, 312 p. ; 24,95 \$

Ce septième volume des « Œuvres de Jean Meckert » paraît après douze ans d'interruption. Les deux tomes précédents, *Nous sommes tous des assassins* (1952) et *Justice est faite* (1954), remontent en effet à 2008.



On ne peut qu'applaudir devant la reprise de cette initiative visant à faire connaître ce grand romancier des classes populaires, que l'essayiste Annie Le Brun qualifiait d'« antidote à Céline ».

Entre-temps, Stéfanie Delestré (coresponsable avec Hervé Delouche de cette publication d'inédits et d'introuvables) a pris la tête, en 2017, de la « Série noire »,

collection à laquelle Jean Meckert (1910-1995) contribua pendant 35 ans sous le pseudonyme de Jean Amila. Voilà qui augure bien pour la suite des choses, car il reste d'excellents romans à exhumer, tels *La lucarne* (1945) et *La ville de plomb* (1949).

Nous avons les mains rouges (1947) est le quatrième des neuf titres que Meckert publia à la collection « Blanche » de Gallimard entre 1941 et 1954. On y suit l'histoire de Laurent Lavalette, dit La Fleur, un jeune homme de 24 ans qui vient de passer deux ans à la prison de Rocheguindeau et qui rencontre à sa sortie un certain M. d'Essartaut, ancien chef de maquis, qui l'invite à travailler à sa scierie de Sainte-Macreuse, en montagne. Un autre ancien prisonnier y travaille déjà, le costaud Armand, avec qui Laurent se lie d'amitié. Laurent apprend aussi à connaître Hélène et Christine, les filles de d'Essartaut. Cette dernière, sourde et muette, lui semble particulièrement charmante. Bientôt, Laurent découvre que les activités de son hôte ne concernent pas tant la coupe et la vente de bois que des expéditions punitives dirigées contre des profiteurs de guerre. Avec l'aide du pasteur Bertod, du bègue Fructueux et de quelques autres gars du village, d'Essartaut et Armand procèdent à des purges qui

ressemblent cependant au fascisme que ces anciens résistants prétendaient combattre durant la guerre. La frontière entre justice et banditisme est donc très mince, et Meckert en traite fort habilement, devançant en cela Sartre et ses *Mains sales*. On trouve aussi dans ce roman l'un des thèmes fétiches de Meckert : les difficultés du mâle à s'exprimer comme il le souhaite. Même s'il n'a pas la poigne du roman *Les coups* (1941), sans doute le meilleur Meckert, *Nous avons les mains rouges* est tout de même admirable.

Patrick Bergeron

Laure Morali

EN SUIVANT SHIMUN

Boréal, Montréal, 2021, 179 p. ; 21,95 \$

La jeune collection dirigée par Louis Hamelin, « L'œil américain », qui met en valeur les écrits consacrés à la nature, regroupe dans cet ouvrage en cinq parties des fragments parus précédemment dans différentes publications.



D'où mélange des genres pour raconter la vie en forêt ou chanter ses charmes et ses bienfaits. Un hymne à la forêt, lieu de paix et nature pourvoyeuse de tout ce qu'il faut pour vivre.

L'autrice, originaire des Côtes-d'Armor en Bretagne, venue au Québec pour des études en création littéraire, a développé des amitiés qui l'amènent chez des Innus de la Côte-Nord. Ekuanitshit

(Mingan) a tôt fait de devenir son port d'attache, réserve où elle reviendra des années après en être partie pour un campement de plus de deux mois dans le territoire de Nutshimit, à 300 kilomètres à l'intérieur des terres. Le vieil homme Shimun et sa famille l'ont en quelque sorte adoptée au point de l'inviter à partager leur mode de vie nomade. Shimun est l'un des derniers de sa génération à être né dans le bois et à y avoir vécu. Alors qu'autrefois il leur fallait plus d'un mois de canot sur les rivières et de portage pour atteindre leur territoire, ils s'y rendent maintenant, début octobre, par hydravion chargé de leurs provisions. La poétesse bretonne participe à l'installation du campement : la tente, les branches de sapin au sol, le tuyau du vieux poêle, les provisions à mettre à l'abri, etc. Au matin d'un 8 octobre neigeux, elle se lave dans le lac Kukames, d'où le nom Kukamessit donné au campement. L'ainé et les siens initient la jeune femme à la pêche et à la chasse, au dépeçage et au tannage du gibier d'eau et de terre. Tirer sur un animal répugne à la citadine. Néanmoins, elle acquiesce aux lois de

la survie en forêt tel que l'y convie Shimun. Le soir sous la tente, à la chandelle, on se raconte les légendes et les mythes transmis par les ancêtres. Au matin, on communique par radio B.P. avec les campements répartis sur le territoire dans un souci d'entraide et de partage. La narratrice goûte à l'art de vivre innu qui procure paix, tranquillité et repos : « Je ne savais pas que le bonheur était un vieux poêle de tôle, une bougie allumée, une paire de raquettes, une pagaie, une toile », de se dire la narratrice un 30 novembre dans une forêt enneigée, près d'un lac gelé.

En suivant Shimun est un vibrant hymne à la nature, un récit riche de détails sur la vie nomade des Innus. De la dénomination des mois de l'année – par exemple, uapikun-pishim, la lune des fleurs (juin) ; upau-pishim, la lune où les jeunes canards prennent leur envol pour la première fois (août) ; pishimuss, la petite lune (décembre) –, le lecteur peut déduire ce qu'est une langue polysynthétique et avoir une petite idée de la vision du monde de ces communautés. Cependant, l'ajout d'une carte situant les lieux cités en innu-aimun, aussi appelé innu ou montagnais, et un glossaire donnant les équivalents français, le cas échéant, auraient rehaussé la lisibilité et la qualité de l'ouvrage.

Pierrette Boivin

Hélène Poirier

LA PORCELAINE DES OIES

David, Ottawa, 2021, 97 p. ; 17,95 \$

« J'empoigne le temps comme un fruit mûr, impossible à transmettre. L'œuvre de liberté survivant aux cailloux de l'enfance. »



Si son premier recueil, *La maison suspendue* (2017), évoquait le départ des enfants devenus grands, *La porcelaine des oies* relate le cheminement de la poète qu'on devine seule en suivant les saisons qui correspondent à autant d'étapes de sa vie.

Le recueil est divisé en quatre parties, chacune construite autour d'une saison, de l'automne à l'été, et propose une réflexion sur les relations humaines, une

réflexion qui naît de ce qu'elle vit au jour le jour : « J'agence ma peau selon le jour », écrit-elle, tout en constatant que « [j']ignore tout de ma peau quand j'avance ». Ainsi, on a l'impression de l'accompagner dans son journal intime.

Les oies ponctuent le temps, quittant le territoire à l'automne (« Je sais par cœur la porcelaine des oies sauvages

tombées de froid »), revenant au printemps (« Les oies sont revenues plus tard à la cime fondante des toits »), symboles de son cheminement. Les oies, c'est aussi la possibilité de voir le monde de « haut », de prendre une distance avec ce qu'on vit et d'ainsi mieux y faire face.

La première partie, « Un pacte intangible », évoque son enfance, les difficultés de la vie et la solitude qui semble être notre lot, mais que l'on se doit d'assumer : « Dépassé le temps de secourir, je ramène un pacte intangible à la force des solitudes » alors que « l'autre » n'est plus là.

« La perte sans l'absence », car « perdre n'est pas toujours une absence » alors que l'hiver s'impose. Elle enchaîne les moments qui nomment le lent mouvement de ses sentiments envers celui qui n'est plus dans sa vie, mais dont le souvenir demeure tendre.

« Une vague réconciliée » voit le printemps et les oies revenir, mais aussi l'harmonie en elle : « Dans le coin supérieur de ma fenêtre, je cherche la vraie mesure de mes ailes ».

« Le temps comme un fruit mûr » lie son enfance et son présent. Le temps a décanté la relation passée : « Dans le regard, je conserve la plus belle part de toi-même ». L'image des oies revient, annonçant sa détermination : « Je cesse d'être une oie blanche au bout d'une ficelle ».

La douceur est au cœur de l'écriture d'Hélène Poirier. Les textes, tous de très courts poèmes en prose, procèdent par petites touches comme autant d'instantanés dont elle sait saisir l'essence. La simplicité du propos résonne dans la musicalité des phrases.

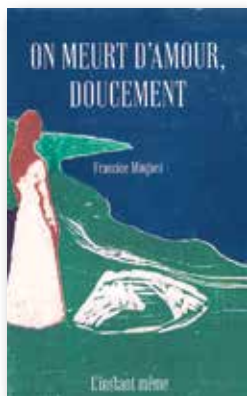
David Lonergan

Francine Minguez

ON MEURT D'AMOUR, DOUCEMENT

L'instant même, Longueuil, 2021, 117 p. ; 18,95 \$

La beauté du texte, voilà ce que nous propose l'éditeur avec le premier roman d'une poétesse, lauréate en 2018 du prix de poésie des Prix littéraires Thérèse-D.-Denoncourt.



Dans ce roman à la première personne, la narratrice Daniela présente des points de ressemblance certains avec l'autrice, ne serait-ce que par la soif d'écrire, l'amour et le plaisir des mots, et leur expérience de l'immigration, par l'intermédiaire de ses parents dans le cas de Francine Minguez.

Daniela, elle, a quitté le Chili à 28 ans avec son amoureux Roberto après le putsch militaire de 1973. Dans leur pays, elle était chanteuse, lui comédien, dit-elle sans

plus de détails. Leur fils Francisco est né vraisemblablement à Montréal. Le récit dit sans trop dire. Il a ce côté évanescant des rêves ou des souvenirs lointains qu'évoque effectivement Daniela à l'approche de ses 68 ans. Le roman comprend 33 chapitres titrés, en plus d'un prologue et d'un épilogue, des fragments hantés par les souvenirs, dont les plus récurrents se réfèrent à deux événements cruciaux et presque concomitants : l'agression subie en plein jour dans la rue ; la désertion de Roberto. Corps et cœur gravement estropiés. Douleur physique et mal d'amour.

La narratrice sème quelques allusions à l'agression ici et là dans le récit : hospitalisation, opération, complications postopératoires. Pas de détails encore, ni rapport de police, ni dossier médical. Ce qui l'habite, c'est la douleur persistante au cours des ans et, surtout, la peur, qu'elle qualifie de venin. Quant au départ de Roberto, il survient aussi brusquement que l'agression : dans la voiture, juste au moment de la laisser au métro, posant la main sur son bras il lui annonce qu'il est amoureux d'une autre femme, une fille en fait, « sémillante ». Il l'appellerait quand il pourrait la voir. Et bang ! Digne, Daniela joue les femmes fortes, se tient à distance sans laisser paraître son désarroi quand le dimanche il vient chercher l'enfant Francisco. Mais tout son récit est empreint du manque. La narratrice tente de faire diversion en racontant des anecdotes au sujet de collègues, d'amis ou d'emplois qu'elle a occupés, elle fait même allusion à un Serge qu'elle a aimé jusqu'à sa mort prématurée, « en ayant appris la mesure, l'économie de sentiments », car « quelque chose était mort pour toujours. Il me manquait des morceaux de moi. Et implacablement, à mon insu encore, encore Roberto », avoue-t-elle.

Seule façon d'atténuer la douleur, l'écriture, jeter sur papier « le récit du maelstrom qui me grugeait [...] », de redire de mille façons Daniela. Écriture réparatrice. Écrire pour réinventer son existence dans un foisonnement de mots à tonalité poétique. Traduire l'inexprimable, c'est ce à quoi excelle Francine Minguez.

Pierrette Boivin

Sylvie Germain

BRÈVES DE SOLITUDE

Albin Michel, Paris, 2021, 211 p. ; 32,95 \$

Un roman écrit en pleine pandémie, dont les personnages sont bien entendu confinés. On fait leur connaissance dans le square qu'ils fréquentaient en début d'éclosion, s'observant les uns les autres, pour les retrouver ensuite un à un chez eux, isolés et même cloîtrés.

Née en France en 1954, l'écrivaine et philosophe Sylvie Germain bâtit depuis 30 ans une œuvre importante où s'entremêlent philosophie, spiritualité et imaginaire. Son dernier roman *Brèves de solitude* ne raconte pas le



confinement, mais plutôt son effet sur le quotidien et le moral d'une dizaine d'hommes et de femmes, de jeunes et de vieux. Tous se promènent dans le même jardin public et leurs regards se croisent le temps d'une pause, d'un arrêt sur image. L'astucieuse autrice fait en sorte que chacun des passants remarque les autres et partage ses observations avec

le lecteur. Ainsi se tressent « la valse mélancolique, l'éphémère constellation de vivants », indiquées en quatrième de couverture.

En quelques traits, en quelques pages, l'autrice raconte ces bulles de vie d'où seront peu à peu évacuées toutes relations sociales. Si Joséphine est une vieille grincheuse pour qui « rien, personne ne trouve grâce », Guillaume vit mal la pandémie « arrivée du bout du monde à la vitesse d'une coulée de lave qui s'étale partout en chemin ». Toujours serviable, il aidera Joséphine à compléter son mot croisé. Magali, heureuse d'être en rémission de son cancer, contemple Anaïs avec plaisir, « la jeune personne dont [elle] a admiré le plumage écarlate [et qui] n'est pas un garçon, mais une fille ». Xavier, perdu dans ses pensées, renverra le ballon à la fillette « qui se sauve en serrant son bien contre sa poitrine ».

Dans la deuxième partie du livre, on surprend ces mêmes personnages confinés à la maison. Cependant, leurs noms changent et le lecteur travaille fort pour reconnaître les protagonistes de la première partie, et reprendre le fil du roman. Le gentil écrivain Guillaume, devenu Garou, avoue être en panne d'inspiration : « Ce sont les mots qu'il ne sait pas trouver, les histoires qu'il n'arrive pas à écrire ». La convalescente Magali porte un tee-shirt frappé du joli mot Acanthe et voit dans le miroir ce vocable devenir « Ehtnaca », qu'elle n'apprécie pas : « Le mot à l'envers perd de sa douceur en claquant sur la fin comme un drap dans le vent ». Xavier donne des cours de dessin à sa jeune voisine, qui « l'appelle Monsieur Merlin, comme l'Enchanteur qu'elle a découvert dans un dessin animé ».

Abattu ou résigné, triste ou en colère, chacun attend des jours meilleurs, comme nous le faisons tous, quel que soit notre port d'attache. *Brèves de solitude* est habilement écrit et les personnages, bien qu'effleurés, demeurent attachants. Manquant peut-être de consistance, le roman n'est sans doute pas le meilleur de Sylvie Germain, qui a été couronnée de plusieurs récompenses littéraires, dont le Femina, le Grand Prix Jean-Giono, le prix Goncourt des lycéens, le prix Jean-Monnet de littérature européenne et le Prix mondial Cino Del Duca pour l'ensemble de son œuvre.

Michèle Bernard

Hubert Aquin

THÉÂTRE

Édition établie par François Harvey

Leméac, Montréal, 2021, 264 p. ; 23,95 \$

Ce volume rassemble cinq pièces de théâtre inédites écrites par l'auteur de *Prochain épisode* entre 1948 et 1960. L'ouvrage succède de façon conséquente à la monumentale édition de *Téléthéâtres* qu'avait préparée François Harvey pour BQ à l'occasion du quarantième anniversaire de la mort de l'écrivain en 2017.



Dans l'introduction, Harvey prévient le lecteur que l'œuvre dramatique d'Aquin est souvent empreinte de maladresse, d'inexpérience et de naïveté. Aucune de ses pièces n'a été sérieusement retravaillée ni présentée sur une scène. Malgré tout, le sixième art constitue un volet significatif de sa production, « un laboratoire où le jeune homme fait ses classes » et où, à travers une « écriture

en formation », il sonde l'âme humaine et débusque sa part d'obscurité.

Le drame des hormones (1948) et *Le quatuor improvisé* (1949) sont des comédies remplies d'irrévérence et d'ironie. Dans la première, un homme et une femme, qui font penser à Adam et Ève, ont envie, sous la poussée de leurs hormones, de commettre un péché, puis s'amusent à refaire l'histoire de Tristan et Yseult avant de devoir se débarrasser d'un encombrant crucifix et de mourir, suffoqués du Christ. Dans la seconde, quatre personnages attendent, dans un presbytère, de rencontrer le curé. Ils en viennent spontanément à improviser une tragédie : une histoire d'infidélité et de jalousie où l'amour apparaît comme un poison.

Les trois pièces suivantes sont des drames. Dans *Le prophète* (1952), « satire grave » en neuf tableaux, Aquin présente l'ascension et la déchéance de Jacques dans le cœur du peuple, qui en a fait un chef, un maître, puis le condamne comme traître après qu'il eut refusé leurs divisions et leur nationalisme. Dans *L'écorché vif* (1953), un jeune homme désargenté, Robert, est désemparé de voir Jeanne, « sa » Jeanne, lui préférer un dentiste. La mère et le frère de Jeanne lui témoignent de la sympathie, mais le père le voit comme un détraqué. Le désarroi de Robert est mis en relief dans de courts monologues intérieurs. Enfin, *L'emprise de la nuit* (sans date), la meilleure pièce du recueil, prend des allures de film noir. Deux fonctionnaires planifient l'assassinat du directeur de service, qui porte un patronyme symbolique :

Saint-Père. Celui-ci meurt, mais de manière apparemment accidentelle, ce qui a pour effet de perturber la suite des choses. Ici, Aquin use plutôt adroitement de l'effet « coup de théâtre ».

Patrick Bergeron

Lyonel Trouillot

ANTOINE DES GOMMIERS

Actes Sud, Arles, 2021, 205 p. ; 34,95 \$

Dans une entrevue accordée à Laure Adler sur les ondes de France Inter, l'auteur affirmait que 85 % de l'élite haïtienne avait quitté le pays.



Enseignant, écrivain, animateur d'ateliers littéraires, féru de justice et de musique, Lyonel Trouillot a quant à lui fait le choix de rester et de donner la parole aux plus démunis. Son dernier roman, *Antoine des Gommiers*, nous livre un vibrant chant d'amour porté par les déshérités de cette terre sans cesse malmenée.

« On est juste deux frères sans enjeux pour se chamailler », laisse tomber Ti-Tony, celui des deux qui

porte l'histoire sur ses épaules, comme il porte son frère Franky lorsque la situation l'exige. Très tôt renvoyé de l'école, la grand-mère ne pouvant assumer les coûts pour instruire les deux garçons, il excellera dans celle de la rue où il apprend très jeune à survivre et à subvenir aux besoins de sa famille.

L'un est inculte, l'autre fainéant ; ils n'en sont pas moins inséparables. Ti-Tony et Franky nous livrent les deux faces d'un monde où rien n'est acquis, où tout peut s'écrouler à la moindre secousse. Ti-Tony apprend à jouer du muscle alors que Franky cultive les figures de style et se met en tête d'honorer la mémoire d'Antoine des Gommiers, leur oncle présumé, le plus grand oracle que le monde ait jamais connu. Depuis sa chute d'une toiture pour avoir tenté de suivre son frère, Franky est cloué dans un fauteuil roulant. Il tient au mot fauteuil, alors que pour son frère le

mot chaise convient très bien à sa situation. Cette double représentation d'une même réalité illustre bien le lien qui les unit, comme le fossé qui les sépare. Leur histoire, comme pour tant d'autres, se résume à celle des laissés-pour-compte dans une société fortement inégalitaire, violente, où chacun espère remporter le loto pour échapper à la misère. Le jour où Antoinette, leur grand-mère qui jusque-là veillait sur eux, s'effondre dans la rue, les voilà devenus orphelins. Une fois ramassées les emplettes qui se sont répandues dans la rue, ils doivent organiser la veillée funèbre. L'un voit à sa logistique, le second au discours qui devra être prononcé en son honneur.

Le roman alterne entre les efforts que déploie Ti-Tony pour assurer leur survie, la reconstitution du passé à laquelle se consacre Franky, et les audiences qu'accorde Antoine des Gommiers à tous ceux et celles qui se présentent à lui, qui pour connaître son avenir, qui pour obtenir les numéros de la combinaison gagnante du loto, qui pour prendre la meilleure décision lorsqu'une situation délicate l'exige. Paradoxalement, c'est Ti-Tony qui nous livre leur histoire. En compagnie de Danilo, de Pépé et de ses acolytes, qui n'hésitent pas à recourir à tous les moyens à leur portée pour se faire respecter dans un monde où chacun épie son voisin, Ti-Tony nous entraîne à leur suite dans Port-au-Prince, ses grandes avenues et ses quartiers surpeuplés.

Quant à Antoine des Gommiers, personnage haut en couleur, plus grand que nature, il mange peu, boit peu et n'entretient des relations sexuelles avec sa femme et ses maîtresses que les jeudis dans les mois pairs, nous informe un second narrateur qui s'élève au-dessus de la mêlée pour décrire les actions qui se déroulent sous nos yeux et nous instruire sur les motivations de chacun. À lui seul, Antoine, par ses pouvoirs divinatoires, a inscrit la renommée du village des Gommiers au-delà des frontières. Aux intéressés qui se pressent à ses audiences divinatoires, il préfère regarder jouer les enfants, et plonger son regard dans le corset de la jeune paysanne qui lui sert son repas du midi.

La force du roman tient en grande partie à l'oralité qui s'en dégage, à cette poésie qui émane d'un monde qui peut à tout moment s'écrouler. Trouillot met en lumière le pouvoir évocateur et libérateur de la littérature ou, pour reprendre les mots de Ti-Tony : « La littérature, tu inventes une fable qui peut ne correspondre à rien, et on te donne une récompense pour t'être trompé sur le réel ». Mais c'est avant tout une récompense pour le lecteur.

Jean-Paul Beaumier

Un espace promotionnel dans *Nuit blanche* ?

Pour obtenir notre trousse média : sleclerc@nuitblanche.com | 1 833 619-7743